

Denis CLARINVAL

ABANDON



Le tragique ne parle plus, il s'est consumé. Ce qui parle, ce sont ses cendres. Et pourtant, dans ces cendres, une braise, presque honteuse d'exister encore, persiste : le cygne sur l'étang noir, reflet ultime d'une lune désormais absente, la salamandre dans la cendre tiède, la fenêtre encore éclairée dans le château déserté.

Le Frère :

Le mutisme s'est abattu sur ce lieu comme un lourd voile d'acier qui étouffe tout souffle, toute tentative de vie. Il y a ici une immobilité qui ne ressemble ni à la paix ni au repos, mais à un arrêt irréversible du temps, une suspension figée dans le néant. Regarde ce miroir d'eau, ce lac bleu-vert, insondable, silencieux, où les cimes sombres des arbres antiques se brisent en éclats d'ombres mouvantes, portées par des nuages lourds et vagues. Ce bassin n'est pas un simple reflet : c'est un gouffre profond où se perdent les souvenirs, où s'enfoncent les cris étouffés du passé. À chaque instant, il avale un peu plus de lumière, comme si la mémoire elle-même s'étiolait dans un abîme sans fond.

La Sœur :

Oui, ce silence ne respire pas, il pèse sur chaque pierre comme une malédiction ancestrale. Les colombes, fragiles et paniquées, volent d'une faille à l'autre, portées par une peur sourde qu'elles ne peuvent nommer. Leur battement d'ailes est l'écho d'un désarroi profond, un appel muet à un refuge qui n'existe plus. Elles cherchent, comme nous, un sanctuaire dans la dévastation du temps, une cachette dans la chair fissurée du château. Leur fuite perpétuelle dit l'angoisse d'un monde délaissé, d'une lumière qui vacille sous le poids des années, et pourtant elles reviennent, obstinées, fragiles sentinelles d'un espoir qui se meurt.

Le Frère :

Ce château est un corps fatigué, meurtri, dont les murs suintent la mémoire d'un passé brûlé. Chaque fissure, chaque pierre noire semble pleurer une histoire oubliée, un chant perdu dans l'ombre. La lumière du soleil qui perce les fenêtres aveugles est une lueur morcelée, une flamme vacillante, presque incertaine, comme si le jour lui-même hésitait à pénétrer ce

royaume de ténèbres. Pourtant, cette lumière, fragile et éclatante à la fois, porte la trace d'une vie obstinée, qui refuse de s'éteindre totalement malgré la mort qui rôde dans chaque recoin. C'est une lutte silencieuse entre l'éclat et l'obscurité, entre le souvenir et l'oubli.

La Sœur :

Une rose unique, convulsée dans le temps, voilà l'image qui me hante. Cette rose n'est pas une fleur fraîche et éclatante, mais une présence figée, tordue par la douleur et l'absence. Elle est ce dernier vestige de beauté dans un monde fané, un souffle retenu entre vie et mort. Nous sommes prisonniers de cette rose fanée, toi et moi, liés par le parfum lourd et âcre d'un passé qui refuse de s'effacer. Cette rose, c'est notre mémoire commune, une cicatrice profonde, un battement suspendu dans le temps, qui colore nos nuits et emplit nos silences.

Le Frère :

Dans ces couloirs étroits et poussiéreux, je sens encore un souffle, un souffle chargé de fièvre et de regrets, qui fait frissonner les pierres et chasser les chauves-souris apeurées. C'est comme si le passé, ce spectre lourd et glacé, continuait de respirer entre les murs, un souffle lourd, silencieux, qui enveloppe tout d'un manteau froid et suffocant. Ce souffle est plus qu'une mémoire : c'est une présence vivante et immobile, un poids insoutenable qui pèse sur nos épaules. Nous sommes prisonniers de ce souffle, captifs d'un instant qui ne passe pas, d'une nuit sans aube.

La Sœur :

La chambre où tout s'est figé est un sanctuaire de l'absence. Ici, le silence est épais, presque palpable. Les objets éteints, recouverts de poussière, sont les témoins muets d'une vie stoppée, d'un souffle coupé. Ils gardent en eux le murmure perdu d'un temps révolu, des gestes oubliés, des caresses effacées. Ce langage muet, ce chant silencieux, nous hante et nous déchire à la fois. Nous sommes à la fois les gardiens et les captifs de ces reliques figées, prisonniers d'une mémoire qui ne sait que se taire.

Le Frère :

Et nous, dans ce lieu où le temps semble s'être brisé, sommes-nous encore vivants ? Ou sommes-nous devenus des ombres errantes, des fantômes suspendus dans une éternité de silence ? Le temps s'écoule, mais il ne nous emporte pas, il nous abandonne à cette immobilité pesante, à cette absence de lumière. Parfois, je crois entendre le silence lui-même nous parler, nous condamner, nous rappeler à notre propre néant.

La Sœur :

Ce silence est notre prison et notre langue, notre ultime vérité. Dans cette immensité d'abandon, nous sommes liés, toi et moi, par un pacte de douleur silencieuse. Et pourtant, dans ce gouffre de ténèbres, il y a encore, parfois, une étincelle, fragile, vacillante, la promesse ténue d'un retour, d'un souffle, d'un souvenir qui refuse de mourir. Nous sommes à la fois les gardiens et les détenus de ce mystère.

Personne ne peut franchir cette barrière vivante, cette muraille palpitante de branches enlacées, tissées en une chair végétale qui étouffe toute intrusion. Le parc s'est métamorphosé, il est devenu un seul et immense être, un corps d'ombre et de silence qui respire sous le poids d'une nuit éternelle. Ce toit feuillu, lourd et suffocant, écrase tout espoir d'évasion. L'air lui-même se gorge de relents pourris, comme si les souvenirs moisies de mille secrets enfouis montaient à la surface, embaumant l'espace d'une putréfaction sourde.

Le Frère :

Pourtant, parfois, quand la nuit se fend d'une fissure inattendue, le parc s'éveille de son long rêve de cendres et murmure les réminiscences d'étés flamboyants, où la vie palpitait au rythme des baisers volés et des étreintes fiévreuses, cachées sous l'ombre épaisse des feuilles. C'étaient des nuits où la lune, complice silencieuse, projetait ses images floues, comme des fantômes d'extase, sur le noir velouté du ciel. Des silhouettes élégantes glissaient dans l'obscurité, galantes et maniérées, portant avec elles des promesses douces et folles, des sourires suspendus dans l'air chargé de secrets. Ces souvenirs s'effacent pourtant bientôt, engloutis dans le silence abyssal du sommeil mortuaire du parc.

La Sœur :

Regarde ces eaux où flottent les reflets spectraux des hêtres pourpres et des sapins immobiles. Dans ce miroir trouble, un murmure s'élève des profondeurs sombres, un souffle désolé qui traverse l'étang. Des cygnes glissent, majestueux et figés, traçant des cercles parfaits autour du château défunt, comme des gardiens silencieux d'un royaume oublié, d'une souveraineté perdue. Leur cou élancé semble tendre vers une vérité qu'ils portent en eux, une mélancolie infinie qui les fait dériver, immobiles, dans l'ondulation légère de l'eau. Jour après jour, ils répètent cette danse lente et fatale, incarnation silencieuse d'un deuil sans fin.

Le Frère :

Aux bords, les lys blêmes s'élèvent parmi des herbes criardes, éclats discordants dans cette harmonie lugubre. Leur pâleur est un reflet dédoublé, plus blême encore que leur propre chair fanée, comme s'ils renvoyaient dans l'eau une image d'eux-mêmes vidée de toute substance. Et sous la surface, quand certains s'éteignent, d'autres surgissent, des mains minuscules et froides, mains de femme mortes, caressant les profondeurs oubliées, effleurant les mystères engloutis.

La Sœur :

Ces grands poissons aux yeux fixes, vitreux, évoluent en silence, curieux et indifférents, autour des fleurs blêmes, puis replongent dans l'oubli silencieux du fond, emportant avec eux des secrets immémoriaux. Leur monde est celui du silence et de l'ombre, une danse muette sous la surface, où la lumière ne pénètre jamais vraiment.

Le Frère :

Et tandis que tout s'enfonce dans cette immobilité, dans ce sommeil éternel, le mutisme de l'abandon s'insinue partout, s'inscrit dans chaque souffle d'air, chaque frémissement d'eau, chaque racine nouée. Il est la présence invisible, la loi immuable de ce lieu figé, le dernier souffle d'un monde qui s'efface, la fin silencieuse d'un chant qui ne sera plus jamais repris.

La Sœur :

Nous sommes les témoins muets de ce tombeau vivant. Le parc, en son corps végétal, est le gardien d'un secret que nul ne doit déchiffrer. Et dans cette immensité d'ombres et de

murmures pourris, notre propre abandon se confond avec le sien. Nous sommes liés à ce mutisme comme à une dernière prière, comme à une étreinte funèbre et douce.

Le Frère :

Là-haut, dans la chambre fissurée d'une tour oubliée, le comte s'assoit, immobile, jour après jour, comme figé dans une éternité suspendue. Ses yeux suivent le ballet lent des nuages, lumineux et purs, traversant la cime des arbres, semblables à des spectres blancs glissant sur l'ombre des forêts. Il aime ce feu éteint du soleil qui brûle au couchant, comme une promesse brisée, une chaleur qui s'éteint avant d'atteindre la terre. Il écoute, attentif, le chant lointain d'un oiseau isolé, libre dans son vol devant la tour, et la plainte sauvage du vent qui hurle, emportant avec lui les cris enfouis du château.

La Sœur :

Il voit ce parc endormi, lourd et sourd, prisonnier de son mutisme séculaire. Les cygnes glissent encore sur les eaux scintillantes, ces sentinelles silencieuses du passé, tournant en cercles parfaits autour du château en ruine, comme pour conjurer l'oubli. Les reflets bleu-verdâtre de l'étang tremblent doucement sous le souffle du vent, et dans ce miroir mouvant passent les nuages, radieux et purs, comme une lueur fragile qui tente d'effacer la pesanteur du temps. Les nénuphars se balancent au rythme léger du souffle, leurs pétales morts tendant vers le ciel, petites mains fanées qui caressent l'éphémère.

Le Frère :

Le comte contemple ce monde mourant comme un enfant perdu, désemparé face à un destin implacable, dont la force s'effrite à mesure que s'efface la lumière du matin. Il ne possède plus rien que cette mélodie sourde et infinie de son âme, ce chant triste et tenace, souvenir du passé qui ne cesse de l'appeler. Quand le soir tombe, il rallume sa lampe noire de suie, éclair fragile contre l'obscurité, et plonge dans les pages jaunies des livres anciens où s'épanouit la grandeur évanouie de ses aïeux.

La Sœur :

Dans ce feu solitaire, il revit les jours glorieux et splendides, ceux que le temps lui dérobe, mais qu'il fait surgir encore dans la fièvre de son cœur. Quand la tempête gronde, hurlant contre la pierre de la tour, ébranlant les murs jusqu'à leurs fondations, et que les oiseaux poussent des cris d'angoisse sous sa fenêtre, une tristesse sans nom l'enveloppe. Une lassitude millénaire pèse sur son âme, lourde d'un poids que seule l'histoire peut porter.

Le Frère :

Il presse alors son visage contre la vitre froide, cherche dans la nuit tourmentée une forme, un sens, une rédemption. Tout lui apparaît irréel, fantomatique, comme un rêve funèbre tissé d'ombres et de lumière éteinte. La tempête déchaînée emporte avec elle les vestiges d'un passé mort, comme pour disperser dans le vent tout ce qui fut.

La Sœur :

Puis, lorsque l'aube dilue les hallucinations de la nuit, que la tempête s'apaise et que les cris s'évanouissent, un silence absolu retombe, dense, impénétrable. Le mutisme de l'abandon, inaltérable et total, pénètre à nouveau chaque pierre, chaque souffle, chaque souffle suspendu. Il est le dernier souverain de ce château en ruine, le gardien impassible de ce monde figé entre la vie et la mort.

Le frère :

Regarde ce miroir, posé là, brisé en mille éclats sur le sol froid. Chaque fragment retient un morceau de l'instant figé, un éclat du passé qui ne cesse de se morceler. Le temps, dis-tu, est figé mais il se multiplie, il se disperse en milliers d'images fragmentaires, en éclats qui ne s'ajustent plus, chacun renvoyant une vérité différente.

Je cherche mon visage dans ces brisures et je ne le trouve plus. Parfois c'est l'ombre d'un frère perdu, parfois le reflet d'un inconnu. Le miroir se refuse à la totalité. Il est le labyrinthe où se perdent les âmes, là où le temps cesse d'être linéaire et devient éclat, polyphonie insaisissable.

Je voudrais recoller ces morceaux, mais chaque tentative déchire davantage la lumière. Alors j'écoute le silence des éclats. Il me parle d'absence, de rupture, d'un abîme secret sous la surface.

La sœur :

Ce miroir cassé est le chant silencieux de nos vies fracturées, de nos souvenirs éclatés que le vent ne rassemble plus. Chaque fragment est une mémoire isolée, un visage que le temps a oublié de recomposer. Je touche ces morceaux — ils sont froids, tranchants, mais aussi doux, comme la peau fragile d'un enfant disparu.

Le reflet que j'y vois n'est jamais complet, jamais entier, c'est un rêve fragmenté, un labyrinthe de possibles brisés. Mais dans ce chaos de verre, je reconnais la beauté de la fracture : la lumière s'y disperse, elle éclate en mille couleurs inconnues, et là se niche la vérité du temps, non pas continu, mais discontinu, morcelé, fragile.

Le miroir n'est pas seulement cassé, il est vivant, il respire dans ses éclats, il parle le langage des absences. Peut-être, frère, ce n'est pas en recollant qu'on guérit, mais en acceptant de danser avec les fragments, de laisser chaque reflet parler sa solitude.

Le frère :

Je sens alors que le temps ne meurt jamais vraiment, il se multiplie et se déchire en ces éclats invisibles. Il est la blessure où s'abritent nos silences, nos mots tus. La vérité n'est pas dans l'image unique mais dans la multiplicité des éclats, dans leur rencontre fragile, dans leur choc violent.

Et si le miroir brisé était une fenêtre, non vers le passé, mais vers l'infini de possibles perdus et à jamais rêvés ? Si chaque fragment était une porte ouverte sur un monde suspendu, un monde où le temps s'arrête et recommence ? Alors le silence de l'abandon ne serait plus une fin, mais un début, le lieu secret où le regard se perd et se retrouve, éternellement fragmenté.

La sœur :

Alors nous serions des funambules sur ce fil de verre, oscillant entre mémoire et oubli, présence et absence, vie et mort. Nous porterions en nous ce reflet éclaté, comme un trésor et une

blessure.

Je veux croire que chaque fragment, même minuscule, porte en lui la promesse d'un éclat plus grand, d'une lumière nouvelle qui traverse la nuit de l'oubli. Que le temps, figé dans le miroir brisé, est aussi le berceau où se tissent nos rêves dispersés, nos espoirs morcelés, un puzzle jamais achevé, un chant inachevé qui pourtant murmure la vie.

Le frère :

Chaque éclat, chaque fragment est un secret à déchiffrer, un murmure suspendu dans l'éternité. Je tends la main vers une parcelle de verre où danse une lumière vacillante, comme un souffle fragile au bord du silence. Là, le temps s'étire, se plie, se fait fluide, un instant figé qui contient tous les autres.

Mais la vérité est que je ne peux saisir ni totalité ni continuité. Je ne peux qu'effleurer ces éclats, m'y perdre comme dans des miroirs d'ombres, et ressentir ce vertige doux-amer de l'éphémère éternisé.

Le miroir brisé est la blessure ouverte du monde, la fracture par laquelle s'infiltrent les possibles oubliés, la mémoire fracturée de ce que nous étions et ne serons plus.

La sœur :

Dans le silence glacé des éclats, je trouve aussi la beauté des limites, la poésie du fragmentaire. Le miroir ne ment pas : il révèle ce que nous sommes, non pas un tout cohérent, mais un tissage d'absences et de présences, de souvenirs éclatés, de voix qui se répondent en échos distants. Je vois dans ces éclats les reflets de nos rêves brisés, mais aussi de nos espérances fragmentées, comme autant de fenêtres vers un ciel morcelé, où chaque étoile brille d'une lumière singulière.

Peut-être que la vie est cela, un puzzle cassé que l'on ne cherche plus à recomposer, mais à contempler, à apprivoiser, avec ses angles coupants et ses éclats scintillants.

Le frère :

Le temps s'échappe entre les doigts comme le verre qui se brise sous la pression d'un souffle. Mais les fragments restent là, immobiles, suspendus dans une éternité liquide. Ils deviennent

des éclats de mémoire, des pierres précieuses perdues dans un fleuve immobile. Je voudrais pouvoir plonger dans ces eaux bleues-vertes, retrouver dans le reflet fendu le visage de nos enfances, de nos peurs indicibles, de nos amours secrètes.

Mais le miroir brisé nous rappelle que ce passé n'est plus accessible que par fragments, que la vie ne se vit que dans le morcellement, et que c'est dans ce morcellement même que réside la vérité.

La sœur :

Et si chaque éclat était une voix, un battement de cœur suspendu ? Si nous étions ces fragments dispersés, chaque morceau une part de nous-mêmes éclatée mais vivante, vibrant dans le silence ?

Je tends la main vers un éclat où brille une lumière douce, comme une promesse. Peut-être ce miroir est-il une carte, une constellation à déchiffrer dans le ciel obscur de l'abandon. Nos vies, nos âmes, sont faites de ces éclats, nous sommes des miroirs brisés cherchant dans le reflet brisé la lumière qui nous unit au-delà de la nuit.

Le frère :

Le miroir brisé ne ment jamais, mais il ne reflète qu'en fragments. Ces éclats, épars comme des feuilles mortes sur la surface lisse d'un lac, ondulent au moindre souffle du vent, jouant avec la lumière comme un souvenir fragile dans la mémoire vacillante.

Sous la peau du temps, l'eau se fait miroir mouvant où le passé se déforme, où les images anciennes se disloquent sans cesse, comme un rêve que l'on tente de retenir au réveil. Je vois dans ces reflets fuyants notre histoire fracturée, des instants volés qui se chevauchent, des visages aimés qui s'effacent et réapparaissent au gré des ondulations, un chant triste d'oubli et de souvenir mêlés.

La sœur :

Dans l'eau et le miroir, tout est double, lumière et ténèbres, présence et absence, vie et mort. La surface lisse est un voile fragile qui sépare le visible de l'invisible, l'ici de l'ailleurs. Chaque éclat est un fragment de mémoire qui danse, et le bassin immobile devient l'urne où

reposent nos songes et nos silences. Le reflet est une promesse éphémère que ce qui s'efface ne disparaît jamais vraiment, qu'il survit dans la profondeur secrète des eaux, dans l'ombre douce des formes mouvantes. Le château, figé dans sa mélancolie, se mire lui aussi dans ce lac vivant, prison d'un passé qui se souvient, comme une blessure muette qui ne cicatrise jamais.

Le frère :

Et nous, qui sommes-nous dans ce jeu de reflets brisés ? Des ombres flottantes sur l'onde, des figures tremblantes dans le clair-obscur ? Peut-être sommes-nous faits de ces éclats de verre, éparpillés dans l'eau du temps, porteurs de lumière fragile mais indestructible. La mémoire est une eau profonde où l'on plonge sans jamais toucher le fond, où se mêlent vérité et illusion, douleur et beauté. Plonger dans ce miroir liquide, c'est s'abandonner à l'inconnu, accepter que ce qui fut ne soit plus qu'un écho mouvant, une danse d'ombres et de lumière.

Et pourtant, dans cette danse, quelque chose persiste, une clarté fragile, une chaleur au creux du silence.

La sœur :

Oui, et c'est peut-être là, dans cette clarté mouvante, que réside notre refuge. Les éclats ne sont pas que fragments de perte : ils sont aussi éclats d'espoir, scintillements d'un avenir encore à déchiffrer.

L'eau, miroir des âmes, emporte nos souffrances mais reflète aussi la force intime de la résilience, le doux frémissement d'une vie qui continue à naître, à se reconstruire, au-delà des ruines.

Alors, à travers le miroir et l'eau, à travers la mémoire dispersée, nous apprenons peu à peu à nous voir, non pas dans l'unité parfaite, mais dans la beauté troublante des fragments qui composent notre être.

Le frère :

Regarde, ce miroir brisé, éclats disjoints jetés sur le sol froid. Il ne reflète plus rien d'un seul trait mais dans chaque fragment, une parcelle de ce que fut le temps s'attrape encore, fragile,

tremblante, comme un souffle suspendu. Le reflet morcelé, c'est la mémoire dispersée. Chaque éclat garde un monde, un visage, une ombre qui vacille.

La sœur :

Oui, et comme l'étang, ces éclats s'enfoncent, glissent, se perdent. Ils se mêlent aux eaux calmes, puis remuent, puis s'effacent. Ils vont, ils vont... vers des horizons que l'on ne voit pas, où se fondent les souvenirs dans l'immense oubli. Comme la Dordogne, descendant des coteaux ventés, qui s'unit à la Garonne vaste et somptueuse, nos passés s'enlacent dans un fleuve plus grand que nous.

Le frère :

Ce fleuve est l'Océan, immense et insondable. Là où l'eau ne se divise plus en reflets mais s'ouvre en profondeur sans fin. Là où la mémoire devient flux, et la douleur des absences, murmure porté par le vent. Là où le poète s'attarde, plongeant la main dans la nuit liquide pour y trouver le fond, le sens enfoui.

La sœur :

Le poète fond ce qui demeure, comme un sculpteur de l'invisible, donnant forme à l'insaisissable. Et nous, dans ce temps figé, ce château muet, nous sommes les gardiens de ces éclats cherchant dans le fracas du miroir brisé un éclat fidèle, un reflet qui résiste à l'oubli.

Le frère :

Mais la mémoire est aussi ce flux insaisissable qui prend et donne, nous perdons ce que nous aimons, et pourtant l'eau qui emporte les reflets les ravive ailleurs. Chaque onde est une promesse, une lueur entrevue. Ainsi, au-delà des murs lézardés et des tours fissurées, la vie s'échappe et se réinvente, portée par le fleuve des possibles.

La sœur :

Et dans la nuit silencieuse, sous les étoiles indifférentes, le temps n'est plus qu'un pli, une onde fragile. Nous ne sommes que voyageurs sur ce miroir mouvant, scrutant les éclats épars, écoutant le chant sourd du fleuve vers l'océan, où tout se fond, se transforme, où tout recommence.

LES CENDRES

Le frère :

Les cendres dormantes, vois-tu, ce sont les vestiges d'un feu qui fut un brasier. Un brasier d'âmes et de vies, d'étés éclatants et de nuits brûlantes. Mais aujourd'hui, sous la poussière et la glace, sous la cendre froide et grise, ce feu sommeille, silencieux, patient, prêt à renaître ou à s'effacer pour toujours. Il brûle dans l'ombre, invisible aux yeux, mais vibrant sous la peau du temps figé.

La sœur :

Oui, ce feu endormi, il est la mémoire et l'oubli mêlés. Il retient dans son silence la chaleur d'un instant passé, une flamme qu'on croyait morte, mais qui en vérité attend. Attente incertaine, suspendue dans l'air épais de l'abandon. Parfois, à la nuit, quand le vent se lève, on croit sentir ce souffle, un souffle brûlant, un murmure d'anciens désirs, d'espoirs consumés.

Le frère :

Les cendres parlent de ce qui fut trop violent, trop intense pour durer. Elles portent l'empreinte d'un feu qui a tout dévoré, peut-être l'innocence, peut-être la lumière même. Elles nous regardent avec leurs teintes de suie et de braise éteinte, et nous mettent en garde : sous la paix apparente sommeille une force prête à embraser le silence.

La sœur :

Mais ce feu dormant est aussi une promesse, la promesse d'un recommencement ou d'une fin brûlante. Il habite l'intérieur des pierres noires du château, le cœur de la nuit figée. Il est cette vie secrète, ce battement caché, dans l'obscurité, comme un cœur lent qui ne bat plus, mais qui n'est pas mort. C'est l'ombre d'un avenir enfoui, la trace d'un passé indélébile.

Le frère :

Les cendres dormantes sont la frontière entre ce qui fut et ce qui pourrait être. Elles nous disent que rien ne s'efface jamais vraiment, que la destruction porte en elle les germes de la renaissance. Que sous la ruine la plus froide, sous le mutisme le plus profond, couve toujours une étincelle fragile, insaisissable, mais vivante.

La sœur :

Et dans ce silence de braise, dans cette attente obscure, nous restons là, figés, comme le château qui nous enferme, le parc qui nous retient, attendant le souffle qui rallumera la flamme ou qui achèvera l'oubli. Entre l'oubli et la mémoire, entre la cendre et la flamme, notre destin oscille, éternellement suspendu dans ce mutisme d'abandon.

Le frère :

Regarde l'âtre où brûlait le feu jadis, quand la maison rayonnait de vie et de voix. Maintenant, il ne reste que cendres froides, fines poussières éparées, vestiges d'une chaleur envolée. Les flammes ont fui, et avec elles, les anges protecteurs de cette demeure. Ils ont quitté les murs, emportant la lumière et la mémoire dans leurs ailes silencieuses.

La sœur :

Oui, les anges ont déserté le sanctuaire, et la maison s'est figée dans son ombre. Le souffle des jours heureux s'est évaporé, laissant place à un silence profond, un vide où plus rien ne danse. La vie a fui, emportée par ces êtres ailés qui portaient en eux l'éclat des souvenirs, la clarté des voix aimées. Ce feu mort, pourtant, laisse une trace, une brûlure sourde qui ne s'éteint pas, même quand tout semble perdu.

Le frère :

Dans cet espace froid, les cendres sont comme des reliques, témoins muets d'une chaleur jadis intense, d'un foyer vibrant. Elles nous parlent dans leur immobilité, dans ce crissement fragile sous les doigts. Elles portent le poids du temps suspendu, ce moment où la lumière s'est retirée, où la mémoire s'est effacée dans le souffle glacé du départ.

La sœur :

Et pourtant, sous cette couche grise, le foyer est encore là, caché. Invisible, mais prêt à renaître, à se raviver. Comme une braise ensevelie sous les ruines du silence, elle attend la main qui osera souffler doucement, insuffler la vie à ce passé figé. Mais les anges ne reviendront pas, leur absence est définitive, et la maison pleure ce départ dans chaque recoin obscur, dans chaque reflet éteint.

Le frère :

La maison sans ses anges devient un corps vidé, une coquille fragile où le temps s'étire et se tord. Le feu s'est éteint, mais il continue à marquer les murs de sa mémoire brûlante, comme un tatouage invisible que seul le cœur pourrait lire. Cette absence d'anges, ce vide dans l'âtre, c'est la blessure la plus profonde, celle qui fait basculer l'instant en éternité suspendue.

La sœur :

Et dans ce foyer désert, dans ce mutisme de cendres froides, l'âme se perd, cherche un écho, un signe. Le vent même semble retenir son souffle, comme pour ne pas troubler ce silence habité. Pourtant, au fond de cette nuit figée, il y a encore un frémissement, un souvenir de lumière, une promesse fragile que, quelque part, le feu pourrait renaître, non pas pour effacer la douleur, mais pour illuminer autrement la nuit, pour tenir à distance l'oubli.

Observe attentivement, car là, dans la pâleur immobile des cendres froides et éteintes, se dessine un frémissement presque imperceptible. Une forme, d'abord à peine devinée, glisse avec une lenteur étrange, presque irréelle, c'est la salamandre, cet être mythique, enfant des braises disparues, émergeant du silence comme une ombre insaisissable.

Le frère :

Oui, cette créature, symbole ancien de feu et de poison, arpente les ruines noires de ce foyer déserté. Sa peau, éclatante et mouvante, marbrée de reflets d'or et de ténèbres, capte la lumière déclinante comme un dernier éclat fragile suspendu dans l'obscurité. Elle porte en elle la mémoire du feu disparu, la promesse d'une renaissance voilée d'effroi et d'incertitude.

La sœur :

Elle avance, glissant avec prudence et mystère, dans ce royaume figé où le souffle de la vie semble à jamais s'être retiré. Pourtant, sa présence trouble la cendre muette, et ses pas minces résonnent comme le murmure d'un monde qui, malgré tout, ne renonce pas. Cette danse fragile, à la frontière entre lumière et ombre, incarne la persistance ténue d'une force vitale enfouie, cachée, prête à jaillir.

Le frère :

Elle est, en effet, cette promesse ambiguë, lumière vacillante au cœur des ténèbres, un reflet d'espoir ténu et fragile. Elle incarne à la fois la renaissance et la menace, la vie qui s'accroche contre toute attente au néant, l'ultime brasier dans la nuit glacée de l'abandon. Sa présence est un défi au silence mortuaire, un secret murmuré entre les murs de pierre et les flammes éteintes.

La sœur :

Dans le souffle trouble de cette salamandre, dans ce passage d'ombres et de reflets dorés, s'inscrit une vérité fragile : le feu, même consumé, ne meurt jamais tout à fait. Il sommeille dans les cendres, prêt à s'enflammer à nouveau, porteur d'une espérance que les mots ne peuvent saisir.

Le frère :

C'est une flamme dérobée au néant, un éclat d'incertitude qui tremble dans la nuit immobile, une pulsation discrète mais obstinée. Cette salamandre qui danse sur les braises éteintes est la trace d'une vie qui refuse de se perdre, l'ombre d'un feu renaissant qui pourrait, peut-être, embraser de nouveau ce monde pétrifié.

La sœur :

Elle est l'énigme que la cendre garde jalousement, la preuve silencieuse qu'au cœur même de la destruction, la vie continue à tisser sa fragile toile, qu'elle ne cède jamais entièrement à l'obscurité.

Le frère :

Ainsi, même dans cet univers figé, glacé par le poids des siècles et des silences, cette petite flamme vacillante persiste, ténue, incertaine, mais vivante. C'est là, dans cette fragile lueur, que réside peut-être le dernier espoir, la possibilité d'un renouveau, d'un retour à la lumière, aussi improbable soit-il.